

Perrine Leblanc, François Blais, Olga Duhamel-Noyer

Isabelle Beaulieu

Number 155, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72386ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, I. (2014). Review of [Perrine Leblanc, François Blais, Olga Duhamel-Noyer]. *Lettres québécoises*, (155), 20–21.



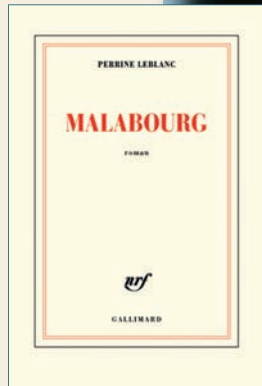
PERRINE LEBLANC

Malabourg

Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2014, 192 p., 24,95 \$.

Parfum : répertoire des souvenirs

Il suffit de lire quelques lignes pour se rendre compte que le pari du deuxième roman est gagné pour Perrine Leblanc, bien que la deuxième moitié du livre perde de sa force de frappe et qu'en cours de route la puissance imaginative s'édulcore. Il n'en reste pas moins que la plume reste celle d'un véritable écrivain.



La maîtrise de l'écriture est ce qui frappe en premier. Nous sommes tout de suite installés dans l'histoire grâce à la puissance d'évocation de la narration qui nous place dans ce village de Malabourg qui pourrait bien être à l'autre bout du monde s'il n'était au centre de ce qui nous concerne. Car l'endroit, qui relève en même temps du réel et du mythe, renvoie à nos légendes les plus enfouies, celles qui se rapportent au désir, brûlant, et à la mort, cette indomptable.

La mort aux troussees

Au village, trois jeunes femmes ont été tuées. Mina, la fille bizarroïde de la place, sait ce qui s'est passé. L'énigme est vite éclaircie pour le lecteur, ce n'est pas un roman d'enquête, mais plutôt un conte à la fois sinistre et initiatique, avec sa délicate touche de perversion. Au cœur de l'œuvre est campé le personnage d'Alexis, un apprenti parfumeur. C'est connu, c'est par l'odorat que la mémoire, énigmatiquement, ressuscite. Plus qu'une fragrance, « le concentré qui repose dans la fiole numéro 8 est une histoire [...] » (p. 165). Invisible, volatile, l'odeur imprègne tout ce qu'elle touche ; chacun et chaque chose a son essence, même et surtout la mort qui marque par ses exhalaisons putrides, mais aussi par sa nature irréversible, son indubitable prégnance. À travers tout cela, les vivants tentent de continuer, à défaut de comprendre les raisons qui ont amené aux meurtres, car « la souffrance qui fait basculer un homme ne peut être interrogée [...] » (p. 64), sinon d'une manière bien approximative.

La première partie du roman plante admirablement son décor et ses personnages — celui de Maria au cerveau habité, je l'ai tout de suite aimé. Mais au fil du récit, la trame se précipite et l'essence semble se diluer. Tout à coup, la nuance entre ce qui appartient à la fable et ce qui est attribuable au réel s'amenuise. On se retrouve à Montréal au milieu du printemps érable, ce qui n'enlève rien à l'intérêt puisque le lieu raconte encore ce qui participe de l'épopée ; mais ce filon d'une révolution qui symboliserait toute force de ce qui est vivant, de l'interrelation des êtres et des phénomènes, des destins toujours en mouvement, est trop peu exploité. La première moitié nous donne tant à admirer de l'écriture de Leblanc.

C'est pourquoi il ne faudrait surtout pas s'en priver. Et à travers la sordidité des morts annoncées qui glanent ces pages, se trouve aussi l'amour qui ne triomphe peut-être pas de tout, mais qui néanmoins continue d'occuper le cœur des amants. « Il se mettait souvent sur le chemin de son amour et saluait, faussement étonné, le hasard qui fait



PERRINE LEBLANC

bien les choses. » (p. 22) On ne peut être que ravi par d'aussi heureuses circonstances.



FRANÇOIS BLAIS

Sam

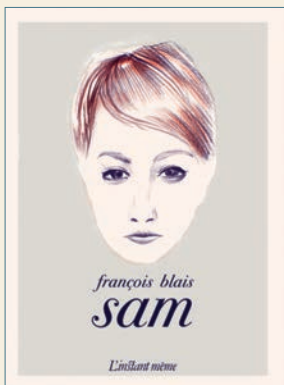
Québec, L'instant même, 2014, 192 p., 22,95 \$.

L'ironie du sort

Les personnages de François Blais ne promettent rien. Attitudes impassibles, spectateurs incurieux, ses héros quasi sociopathes se tiennent continuellement dans l'entre-porte de l'existence. Mais en y regardant de plus près, on se rend compte que leur charme réside justement dans ce presque rien.

Langue bien pendue qui coule à la source du cynisme, penchant prononcé pour les anti-héros (asociaux et grands lecteurs) : je serais tenté de qualifier Blais de dandy goguenard. Oui, il utilise le ton péremptoire de celui qui est revenu de tout (jamais sans être allé nulle part), mais il le fait bien. Au détour d'une page, une bienheureuse billevesée nous est succuleusement envoyée. « Faire de la littérature. Dieu merci, j'en suis dispensé » (p. 9), fait dire l'auteur à son narrateur. Il invite d'ailleurs quiconque qui mettrait la main sur ces pages à en arrêter la lecture sur-le-champ, car il ne les a écrites que pour remettre en ordre les événements depuis la découverte d'un journal intime trouvé dans un marché aux puces. Déjà, le lecteur se sent imposteur. Et il aime ça.

Bien que le narrateur avoue de son gré « persiffl[er] ces esprits faibles ayant l'impudence de prononcer le mot "destin" en [s]a présence » (p. 16), il croit pourtant voir dans le carnet écrit de la main d'une certaine SIII un message qui lui serait personnellement envoyé, incarnant par là comme la promesse de la bonne fortune du cœur.



FRANÇOIS BLAIS

Sam comme un pseudonyme onirique

Le narrateur se mettra donc en quête de cette SIII qu'il surnommera Sam afin de l'incarner un peu plus, de matérialiser ce qui pour l'instant n'est que mots griffonnés dans un cahier de marque Quo Vadis Duo Habana Smooth. Nous sommes donc devant un livre qui contient deux manuscrits, mais il n'y aurait apparemment pas

d'auteur puisque SIII aussi se targue de n'écrire pour personne. Pourtant, il y a bien une histoire et des personnages, mais avec Blais les consignes sont mobiles et si les destins se croisent parfois, ils ne se rencontrent que très rarement. C'est plutôt une lucidité corrosive qui pare ses personnages, rappelant que l'apparente banalité révèle les aspérités de l'écorce. « Enfin, moi aussi je suis à gauche, j'imagine, moi aussi je veux que les cochons errent librement dans les prés avant qu'on leur fracasse le crâne au marteau pneumatique [...]. » (p. 119) Pas de dentelle brodée, disais-je. François Blais n'hésite pas à souffler un peu d'autodérision, allant jusqu'à faire dire à l'un de ses personnages : « Il est pas mauvais, mais il y a trop de bons livres sur terre pour consacrer beaucoup de temps à François Blais. » (p. 178) Nous louvoyons du cahier du narrateur qui relate ses recherches à celui de SIII l'inconnue, dont après tout le lecteur aimerait bien trouver la trace aussi. À lire le plat quotidien et les quelques déconvenues de la diariste, on s'attache à son flegme et à son indolence.

La rencontre entre le narrateur et la personne qui se cache derrière ce SIII, et qui avec sa particule laisse encore plus de place à l'imagination et à l'extrapolation, aura-t-elle lieu? Oui, d'une certaine façon, mais pas celle attendue comme de raison, le ton aux accents désenchantés nous indiquait depuis le début qu'il ne faut jamais honnêtement s'attendre à recevoir ce qu'on espère, surtout de la part d'un auteur et de ses lubies.

☆☆ ½

OLGA DUHAMEL-NOYER

Le rang du cosmonaute

Montréal, Hélotrope, 2014, 218 p., 21,95 \$.

Projection dans l'ailleurs

Youri vit sur la Terre, mais quelque chose de lui appartient au cosmos. Un fil invisible le relie à la nappe étoilée et s'il parle, mange, écrit un essai d'anthropologie sur l'imaginaire forestier et aime Julia, il semble aussi habiter une autre sphère, comme une réalité quantique, un état parallèle dans lequel il évolue simultanément.

Pour Youri, cette nature désertique dans laquelle il séjourne pour quelque temps est aussi celle de son enfance et les grands vents du passé soufflent fort. Une mère morte trop tôt, « la disparition de sa mère avait fait de lui un jeune homme épisodiquement granitique » (p. 49), un père imperturbable et sans chaleur, le maintiennent dans un climat difficile. Mais cela, comme toute chose qui procède toujours d'une raison même si au premier abord elle peut nous paraître indéchiffrable, déterminera sans doute son métier d'anthropologue. Il fouille désormais les vestiges pour en extraire des bribes apparemment informes et reconstituer le sens de son histoire, le fil du récit. Mais avant de poursuivre une quête d'identité, il faut d'abord commencer par obtenir une preuve tangible de son existence. « Il arrivait ainsi que le visage de celui qu'il apercevait dans le petit miroir ne lui soit pas si familier et qu'un fin brouillard entoure sa position dans le réel. » (p. 48-49) Youri devra faire preuve d'adaptabilité pour tracer les contours de ses constellations. Il devra aussi se défaire de ce qui l'encombre et entrer une bonne fois pour toutes dans la maison du père mort pour balancer tout ce qu'il y trouve et tasser les ruines au site d'enfouissement, « les sacs iront bientôt augmenter le monticule sur lequel s'activent les pelleteuses, et cette perspective le comble » (p. 149). Faire table rase pour jeter de nouvelles bases.



OLGA DUHAMEL-NOYER

Par son attrait pour les arcanes galactiques, Youri nous invite à lever la tête et à regarder là-haut l'insondable mystère de la Création et des cycles. Ce qui naît, vit et s'éteint. Le paysage du nord rappelle ce qu'il faut de volonté et d'insoumission à notre espèce pour espérer la survivance. Si la vie nous est donnée, il faut la reconquérir chaque jour et affronter l'aridité, qu'elle vienne s'en prendre au corps, à l'âme ou à l'esprit.

La beauté de l'arbre tombé

La relation que Youri entretient avec le sidéral, avec le plus grand que soi, nous rend plus conscients de notre appartenance à la vastitude. Certes, nous sommes pris de vertige devant la profondeur des vides qui nous entourent et des planètes qui nous sont encore inconnues, mais l'aventure vaut toujours le risque de la mise. De belles images parcourent le livre, par exemple celle des chablis, « ces arbres couchés par les tempêtes » (p. 40), qui possèdent l'indéniable beauté, après lutte et endurance, d'avoir dans un ultime geste cessé de résister et d'avoir enfin accueilli les grands vents, même s'ils nous forcent parfois à nous avouer vaincus.